

Anne-Marie MOVASSAGHI

## Poètes en herbe et en gerbe

Poèmes de Hamid-Réza CHAÏRI et Hamid-Réza NEDJAT

«On écrit de la poésie parce qu'on a besoin de mettre de l'ordre dans le désordre sentimental intérieur, parce qu'on a de l'oreille et parce qu'on sait le français.», disait Léon-Paul Fargue dans *Lanterne magique*. Deux jeunes Iraniens, Hamid-Réza Chaïri et Hamid-Réza Nedjat<sup>1</sup>, ont voulu confirmer cette remarque du disciple de Mallarmé. Effort d'autant plus louable que le français – et, de surcroît, la littérature française – leur était totalement inconnu il y a quelques années! Quatre ans d'apprentissage de la

---

1. Hamid-Réza Chaïri est né en 1966 à Semnān. Artiste de tempérament, il fait de la peinture sur verre, joue de la guitare à quatre cordes («setar») et est passionné de théâtre depuis l'adolescence. Il écrit des poèmes en persan et en français. Hamid-Réza Nedjat est né, en 1963, à Téhéran. Tout en faisant ses études, il est entré dans la vie active, en tant qu'éditeur de revue, interprète (persan/ français/ anglais) auprès du Ministère de la Culture et de l'Orientalisme, et enseignant d'anglais. Dans ses loisirs, il fait du théâtre et écrit de la poésie.

En janvier 1991, ils ont tous deux obtenu leur licence de langue et littérature françaises à l'Université Chahid Béhécti (Téhéran) et viennent de recevoir une bourse d'études de quatre ans pour préparer un doctorat de littérature française en France.

langue, un survol de la littérature, une pratique élémentaire de l'expression écrite littéraire dans de pseudo-ateliers d'écriture et, dans la poche, une licence de langue et littérature françaises obtenue en Iran. Voilà, en bref, tout leur bagage de français. Mais au delà de ces connaissances scolaires, quelle fluidité musicale dans leur poésie, quelle expression exaltée de sentiments découlant, le plus souvent, d'une agitation du cœur et de l'âme!

H.-R. Chaïri et H.-R. Nedjat sont tous les deux de la même trempe, rompant totalement avec les formes traditionnelles de la poésie française (sonnet, ballade, ode, etc.) ou persane (*qasida*, *ghazal*, *rubā'ī*, etc.) – considérées, par eux, comme des techniques dépassées – et se réclamant de l'école contemporaine qui soutient que le poète doit jouir d'une totale liberté tant dans le choix de la forme que dans le contenu de l'œuvre poétique.

Chaque poème, cependant, reflète fidèlement la personnalité de son auteur. Nedjat produit, la plupart du temps, des poèmes sous forme de récits structurés qui, à la façon de Prévert, oscillent entre le réel et le merveilleux, et exprimés dans une langue remarquablement restreinte, dans un style limpide où chaque mot semble motivé par la logique. Le poète exprime clairement sa pensée et ses sentiments sans jamais étoffer ses vers d'expressions emphatiques ni superflues.

«La fleur de ma vie», caractéristique de sa technique, a eu l'heur de nous plaire par sa langue dépouillée, la fraîcheur de son thème<sup>2</sup> et la musicalité de ses vers.

### La fleur de ma vie

Un soir, alors que je me promenais dans la nature,  
Seul, agacé de ma vie et si las,  
J'ai entendu la voix d'un lilas,  
Qui m'appelait dans le lointain, par mon prénom;  
Il me connaissait!

---

2. Il nous semble intéressant de rappeler que le mot *lilas* – malencontreusement masculin en français – est d'origine persane et que c'est un homophone du prénom féminin لیلی (Leyli, Leyla) que portait la bien-aimée de Madjnūn, souvent chantée par les poètes persans et arabes.

Moi qui cherchais depuis longtemps une voix connue.  
 Pour la première fois je l'ai donc entendue.  
 Je me suis approché de lui,  
 Je l'ai interpellé: «Bonsoir, mon ami  
 Comment vous appelez-vous?  
 - Lilas», m'a-t-il répondu en se mettant debout.  
 Son regard plein de tristesse était si attirant  
 Que mon cœur a pour lui fondu d'admiration.  
 Quelle odeur il répandait! Quelle douceur il possédait!  
 Il m'a tendu la main comme si nous nous connaissions  
 Depuis longtemps. De toute ma vie, c'était la première fois  
 Qu'un être – une fleur – m'appelait «mon ami».  
 «Mon ami...» a-t-il répété encore une fois;  
 Et l'écho de sa voix, je l'ai entendu mille fois.  
 Toute sa tristesse a disparu quand je lui ai répondu:  
 «Tu es mon Lilas, mon ami, mon rêve, ma joie.»  
 Une lueur pâle est apparue dans notre frêle amitié  
 Qui a grandi, s'est amplifiée, a rayonné...  
 Et, depuis, le Lilas est la seule fleur de ma vie.

Les thèmes de l'oiseau blanc, porteur de message<sup>3</sup>, et du voyage qui enrichit les esprits auraient été banals si le poète ne les avait développés d'une manière toute personnelle, mêlant à la fois ses impressions auditives, visuelles et olfactives pour évoquer son idéal de vie simple et vraie, son besoin de sincérité et de pureté. Parmi les moyens stylistiques utilisés dans ce poème et susceptibles de surprendre le lecteur, nous aimerions souligner la prédilection du poète pour l'anaphore dont il se sert pour mettre en relief le thème même de son poème.

### L'oiseau blanc

Le soleil se casse au fond des fenêtres.

---

3. De nos jours, personne ne s'étonne plus que les animaux puissent quelquefois prendre la parole: La Fontaine, Esope, les contes et récits pour enfants nous ont habitués à ce phénomène. Ne soyons pas non plus surpris qu'un oiseau vienne parler français à un poète iranien; Manūčehrī ne disait-il pas: «les oiseaux parlent en grec et en hébreu, l'un chante en persi et l'autre en transoxianais.»?

Dans la mansarde,  
 La lucarne naïve offre à mes yeux  
 Une vision de ciel pur  
 Sans nuage, sans anomalie.

Tout à coup, un point blanc attire mon regard;  
 Un point blanc qui émerge, qui grandit,  
 Qui remplit mon tableau,  
 Et qui se transforme en un oiseau blanc  
 Dont les ailes,  
 Par-dessus ma tête, font comme une ombrelle.

D'une voix désespérée je l'appelle.  
 Il descend, se pose, calme et silencieux;  
 Dans ses yeux noirs,  
 Brillent le bonheur, le désir et l'espoir.  
 Je cherche des mots pour dire quelque chose;  
 «D'où viens-tu et où vas-tu?»

Il esquisse un sourire;  
 Un feu de joie étincelle dans son regard.  
 «Je voyage, me dit-il tranquillement, je voyage  
 Là où le soleil, le vrai soleil resplendit encore,  
 Là où l'amitié, l'affection, l'amour  
 Vivent encore.

Je voyage où l'enfant qui a perdu sa mère  
 La retrouve sans peine,  
 Où l'on ne méprise plus l'homme, l'humanité.

Je voyage; je voyage où la fleur de vie a la force  
 De s'épanouir;  
 Où les murs de la ville sont blancs;  
 Où les portes sont toujours ouvertes;  
 Où les cœurs battent.

Je voyage où le goût de la vie n'est plus amer,  
 Où l'espoir demeure à jamais,

Où l'eau est pure, vive, transparente et sincère.

Je voyage là où la fraternité n'a pas perdu son sens,  
Où l'on ne se moque pas de l'amour,  
Où la pensée n'est plus condamnée,  
Où tout être vivant vit tranquille.

Je voyage...

Oui, je voyage là où les maisons  
Ne pleurent pas de toutes leurs fenêtres,  
Où l'air ne s'emplit plus d'une triste musique,  
Où les oiseaux chantent des airs joyeux,  
Où l'arbre se tient toujours debout.

Je voyage où la montagne est encore fière,  
Là où la fleur est continuellement parfumée,  
Là où l'on ose penser, là où l'on s'aime.

Je voyage où l'on ne ment jamais,  
Où le blanc est toujours blanc,  
Où la nature est innocente,  
Où la liberté est réelle,  
Où Dieu est éternel...»

Mais je n'entends déjà plus ce que l'oiseau déclame,  
Ce qu'il crie de tout son cœur,  
Ce qu'il désire de toute son âme;  
Mes yeux pleins de larmes, pleins de joie, pleins d'espoir  
Suivent l'oiseau blanc  
Qui redevient, après quelques instants,  
Un point blanc,  
Dans le ciel tout noir.

Si les poèmes de Nedjat nous ont frappée par l'extrême simplicité de leur forme, la netteté de l'observation et la finesse des sentiments – en un mot, par leur mesure – ceux de Chaïri sont marqués par une exaltation de sentiments évoqués dans un débordement de mots, d'images ou de métaphores et transcrits

dans des vers libres défiant toutes les règles mais d'une musicalité indéniable.<sup>4</sup> Certains poèmes reflètent des faits vécus; c'est le cas de «L'eau jalouse» dont le thème, selon les dires du poète lui-même, a été emprunté à un récit fait par une pauvre villageoise dont le fils s'était noyé dans la rivière proche du champ où il travaillait. Poème d'un lyrisme bouillonnant, riche en images<sup>5</sup>, reprises dans un refrain, qui mêle de façon paradoxale – mais si typique de la mentalité paysanne – la foi en Dieu et les croyances zoroastriennes.

### L'eau jalouse

«O étoiles, filles de la nuit  
et fleurs du firmament,  
vous êtes mes témoins!»

Ainsi disait la mère  
allongée sur son lit de terre,  
sous la tente du ciel,  
non loin de sa chaumière;  
souvent, elle se lamentait  
sur leur misère à tous.

Sa seule richesse, c'était son fils, jeune paysan  
qui venait de combattre sous les drapeaux de l'Iran;  
de retour au foyer, après deux ans d'absence,  
il était la sauvegarde de leurs espérances  
maintes fois refoulées.

Et inlassablement, elle soupirait:

«O étoiles, filles de la nuit  
et fleurs du firmament,

---

4. Comme nous l'avons déjà mentionné Chaïri est également musicien à ses heures.

5. Pour les poètes persans, les étoiles sont souvent l'image des fleurs. Farroxi: « le jardin au printemps est vouë céleste pleine d'étoiles » (*qasida* 7 distique 252) et «les étoiles au ciel sont (...) comme pétales d'églaïntines sur feuilles de saule» (*qasida* 171 distique 6723), cité par C.H. de Fouchécour in *La description de la nature dans la poésie lyrique persane du XIe siècle*, Paris, Klincksieck, 1969, p. 129.

vous êtes mes témoins!»

Ce soir-là, le train du sommeil  
ne passa guère sur le pont de ses yeux;  
ce soir-là lui parut si long  
se remémorant les affres du passé;  
ce soir-là, une prière fervente  
baigna les lèvres de cette mère éplorée:

«O Dieu, clément et miséricordieux,  
fais que mon fils nous rende tous heureux!»

Le lendemain, au premier chant du coq,  
le râteau sur l'épaule et la bêche à la main,  
le fils, vers les champs, partit allègrement.

«Soleil, te souviens-tu  
comme les rayons ardents  
de ton disque flamboyant  
faisaient ruisseler son front  
dont la sueur dégouttait  
sur le sol assoiffé?  
Soleil, te souviens-tu,  
quand, à l'heure du zénith,  
l'envie le prit soudain  
de plonger dans l'onde traîtresse  
pour se rafraîchir,  
pour se délasser?  
Soleil criminel, te souviens-tu?  
L'eau jalouse me l'a pris...  
Que Dieu ait son âme.

O étoiles, filles de la nuit  
et fleurs du firmament,  
Vous êtes mes témoins!»

«Métamorphose» exprime la recherche mystique de Chaïri,  
recherche fondamentale des poètes iraniens à travers une

multitude de variations. «Le fond de doctrine est toujours identique, disait Barbier de Meynard: se détacher peu à peu par la prière et la méditation de tout ce qui a une entité objective, s'élever au-dessus du monde d'ici-bas et de la vie future pour s'abîmer dans la contemplation du monde idéal, s'anéantir dans le grand Tout jusqu' à ce que retentisse au fond du cœur le cri suprême: *Dieu est en moi...*»<sup>6</sup> Ce poème se caractérise par sa composition asymétrique (strophes de longueur inégale, vers irréguliers, rimes occasionnelles), la modernité du vers étant renforcée par la présentation typographique; seuls les sentiments successivement éprouvés imposent au poète un rythme essentiellement émotionnel.

### Métamorphose

Je souffre mais je ne dis rien,  
Je regarde et je ne vois rien.

J'écoute mais je n'entends plus,  
Je marche mais je n'avance plus.

Je me couche mais je ne m'endors point.  
Alors, je prends le chemin du désert.

Et là, seul,  
Je me roule à l'envi sur les rudes pierrailles,  
Aveugle à l'or du soir qui nimbe les nuages.

Soudain, dans le parfait silence de cette immensité  
Rien ne m'empêche plus d'entendre, d'écouter,  
de voir Dieu!

Transformé, illuminé, je rejoins la société.  
Et désormais ni le vacarme assourdissant,  
Ni les bruits déchirants, ni le luxe exubérant  
de la ville

Ne voilent plus Dieu à mes yeux.

---

6. Barbier de Meynard, *La poésie en Perse*, Paris, Ernest Leroux, 1877, p. 41.

La variété des sujets abordés par Hamid-Réza Chairi témoigne de la diversité de ses intérêts. Le poème suivant exprime cette attente que tous les jeunes ressentent, cette recherche de l'âme sœur, ce désir de vivre.

### Vaine attente

«Périple les larmes aux yeux,  
Arrivée le sourire aux lèvres»,  
Disaient mes aïeux.

Je sais bien que, pour le périple du cœur,  
Il faut que se mêlent larmes et sourires.  
Mais, moi, je remplis de pleurs mon panier de voyage  
Et vainement j'attends que les hirondelles migratrices  
m'apportent  
Les sourires auxquels pourraient se désaltérer mes lèvres  
desséchées  
Et que mon cœur, enfin, étincelle d'amour.

«Contre les ondes impétueuses...» souligne le désarroi qu' éprouve quelquefois l'homme lorsqu'il perd un être cher; mais le poète, plutôt que de se laisser abattre par le désespoir, sait accepter la réalité, aussi cruelle soit-elle.<sup>7</sup>

### Contre les ondes impétueuses...

Contre les ondes impétueuses,  
contre les vagues ambitieuses  
d'une mer apparemment somptueuse,  
lutte un bateau,  
avance un bateau,

---

7. Un voyageur français du XIXe siècle (Xavier Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris, P. Bertrand, 1856, p. 306) – qui mourut d'ailleurs à Ispahan en 1848 – fait cette remarque acerbe à propos des Iraniens: «C'est bien, du reste, dans le caractère persan, peu impressionnable à l'endroit de la mort. Dès qu'un cadavre est recouvert de terre, son souvenir s'éteint immédiatement. Les larmes versées sur le défunt ne sont qu'un pur cérémonial imposé par les usages».

seul, hors d'haleine, haletant sous la peine;  
 il se brise soudain en deux;  
 il coule à pic dans les flots  
 jusqu'au néant le plus affreux.  
 Quel est ce bateau?  
 C'est toi!  
 C'est moi!  
 Et les autres vaisseaux,  
 qui le voient disparaître,  
 pleurent à fendre l'âme...  
 Pourtant ils oublieront promptement  
 cette vieille carcasse qui possédait une âme!  
 A quoi bon y penser en effet?  
 Pour chacun c'est le même destin.  
 Et si vous voulez être heureux ici-bas,  
 il n'y a qu'une seule voie:  
 lutter corps et bien  
 contre un ennemi commun,  
 le DESESPOIR, qui attaque  
 si souvent les êtres humains.  
 Voilà ce qui réserve pour l'autre monde  
 une vraie félicité à l'homme.

Ailleurs, Chaïri, en quête de la vérité, est prêt à faire abstraction du monde qui l'entoure, quitte à se retrouver dans une solitude absolue. Et là encore, dans «Qu'importe ce monde», la forme, libre de toute contrainte, épouse parfaitement le lyrisme chargé d'émotion – l'allongement et le raccourcissement des vers correspondant toujours à la dynamique des sentiments. Les réminiscences littéraires (de langue française)<sup>8</sup> et le style

---

8. Le terme «aquilon», ainsi que les sentiments d'ennui, d'ivresse et d'attente sont, sans aucun doute, des emprunts, conscients ou inconscients, aux romantiques français. Pour mémoire, rappelons également ces vers de Léopold Sédar Senghor: «Qui l'apaisera mon cœur,

A l'appel du tam-tam  
 bondissant,  
 véhément,  
 lancinant? («Jardin de France»).

anaphorique (de tradition persane) se mêlent ici harmonieusement tandis que les comparaisons originales – insolites<sup>9</sup> même - et les métaphores poétiques contribuent à la mélodie de l'ensemble.

### Qu'importe ce monde

Qu'importe que le monde entier me maudisse,  
 que ces instables ivresses me trahissent,  
 que l'acuité des regards me punissent,  
 que l'envie d'être, non,  
 que l'envie de ne pas être me saisisse,  
 que l'ennui de cette attente importune grandisse,  
 qu'au fur et à mesure de ce mal je pourrisse,  
 que des souvenirs bouleversants, obsédants, lancinants me  
 flétrissent,  
 que ce bien-être de la vie terrestre,  
 qui n'est qu'une souffrance pour les idéalistes,  
 comble le monde des égoïstes,  
 que la fatalité des événements envahisse  
 tout, que la bonne volonté sente la décadence,  
 qu'importe!  
 Moi, seul, j'existe, loin de tous, loin de tout.  
 Libre comme le cerf, esseulé comme le rhinocéros,  
 sans aucun doute sur moi-même, sans aucune ruse pour  
 autrui,  
 tel un aiglon, je survole le monde,  
 cherchant la vérité là où nul ne la cherche.

Dans toutes les littératures du monde, la fleur joue un rôle privilégié<sup>10</sup>. Chaïri n'échappe pas à ce thème rebattu; pourtant,

9. La comparaison de l'homme avec le rhinocéros est rarissime dans la poésie française, mais on la trouve (selon C.H. de Fouchécour, *op. cit.*) chez 'Onşori, Farroxi et Manūčehri—bien que cet animal soit alors symbole de force et de puissance. Chaïri nous a dit avoir emprunté cette image à Bouddha qui, au moment de renoncer au monde pour mener une vie d'errant, aurait prononcé ces mots: «J'irai à l'aventure... libre comme le cerf, seul comme le rhinocéros».

10. Les fleurs le plus souvent mentionnées dans la poésie persane semblent être: la rose, la tulipe, la violette, le jasmin, le narcisse, le lis, le nénuphar, etc. tandis que les poètes français semblent préférer, par ordre décroissant: la rose,  
 →

dans les deux poèmes ci-dessous, la fleur reste anonyme<sup>11</sup>, le poète ne la percevant pas dans sa beauté ni dans ses caractéristiques physiques particulières à chaque espèce mais en tant que symbole – comme le veut la tradition persane – de la personne aimée (ou respectée), du modèle (féminin ou masculin?), du sentiment même de l'amour ou de l'amitié. «L'incomprise» nous donne un bon exemple de l'extrême sensibilité du poète ainsi que de la musicalité de sa poésie tandis que «Regrets superflus», petit poème en prose, nous offre un nouvel aspect de son talent.

### L'incomprise

C'est la mienne, c'est la nôtre,  
 cette fleur si belle, si douce,  
 cette fleur aux yeux des épines toujours amère;  
 aucune autre fleur n'a connu tant de fierté  
 que celle qui, seule, parmi les pensées si frivoles,  
 pour connaître ce monde était sortie de terre;  
 aucune fleur n'a subi tant de souffrances, de mépris,  
 que celle qui, n'ayant plus de semblables, a compris ce  
 monde incompris;  
 aucune fleur n'a fait face aux êtres humains

←

le lis, l'œillet, la violette, l'aubépine, le bleuet, la marguerite, le myosotis, etc. (d'après une étude de Nikdokht Sadeghian (*La flore de la poésie française*, mémoire de licence fait sous la direction d'A.-M. Movassaghi, Téhéran, juin 1988).

11. H.R. Chaïri se serait-il inspiré du refus de Baudelaire d'exploiter ce thème traditionnel de la fleur? En relisant les *Fleurs du Mal*, nous nous sommes aperçue que Baudelaire avait utilisé vingt-trois fois le mot «fleur», la plupart du temps sans aucun qualificatif (par exemple: «Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir» dans «Harmonie du soir» ou «Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux» dans «Le reniement de Saint Pierre»), quelquefois accompagné d'un adjectif, plus subjectif que descriptif (par exemple: «les plus rares fleurs» dans «L'invitation au voyage» ou «les étranges fleurs» dans «La mort des amants»). Nous n'avons compté que cinq cas où le poète appelait précisément une fleur par son nom – sans toutefois la décrire: la rose (dans «L'idéal», «Le soleil» et «Un voyage à Cythère»), la renoncule (dans «Une martyre»), le lis (dans «A une mendicante rousse»), la marguerite (dans «Sommet d'automne») et le lotus (dans «Le voyage»).

comme celle qui, vers le ciel, avait tendu les mains;  
 aucune fleur ne m'a autant charmé  
 que celle que le ciel de souplesse a armée;  
 aucune fleur n'était aussi sensible  
 que celle que tous les regards prenaient pour cible;  
 aucune fleur ne répandait autour d'elle tant de bonté  
 que celle ayant poussé dans nos jardins, dans nos prés;  
 aucune fleur n'avait, sur ses lèvres parfumées, de paroles  
 aussi suaves  
 que celle qui, pour son amour, avait des haleines  
 embaumées;  
 aucune fleur n'a grandi avec tant de plaisir  
 que celle qui, pour appui, malgré tous les supplices, avait la  
 grâce divine;  
 aucune fleur ne partageait autant, avec moi, ses pleurs et  
 ses joies  
 que celle que j'ai suivie de mes yeux éblouis;  
 cette fleur si tendre, si pure était empreinte de candeur  
 et j'en étais le seul admirateur!  
 C'est la mienne, c'est la nôtre,  
 cette fleur si belle, si douce,  
 cette fleur aux yeux des épines toujours amère;  
 aucune fleur n'a pénétré mon cœur joyeux, mon cœur  
 affligé  
 comme la mienne, comme la nôtre,  
 comme celle que j'ai connue ne serait-ce que quelques  
 heures.

### Regrets superflus

Traversant, au cours de mes périples, le royaume le plus  
 florissant du monde de mes ancêtres, j'y cueillis la fleur la  
 plus douce, la plus pourpre, la plus resplendissante pour la  
 replanter dans le jardin de notre amitié naissante, espérant  
**que tu la protégerais, que tu l'arroserais, que tu l'inonderais  
 d'affection.**

Hélas, hélas, sans l'avoir comprise, tu l'as flétrie!  
 Sache donc qu'aucun regret ne pourra plus la faire revivre.

Par ailleurs, le tempérament audacieux de Chaïri peut quelquefois l'inciter à exprimer sa rébellion, son désir de lutte pour extirper le mal de ce monde et retrouver la pureté de son idéal. «Contre la discorde», exprimé en versets riches en images et comparaisons poétiques<sup>12</sup>, appartient à cette lignée de poèmes.

### Contre la discorde

Chevauchant la bise, l'alfange à la main, allons vers les plaines chasser le dépaysement de l'homme dans l'univers et le noir du soir, et revoir l'aurore!

A califourchon sur l'odeur mielleuse des fleurs moribondes, le kandjar à la main, allons casser la lune et qu'ainsi disparaisse l'éclipse de soleil!

J'ai fait appel aux tamaris pour essoucher la détresse humaine, à la violette pour combattre l'hiver, à la grenade pour l'offrir aux instants! J'ai appelé au secours un nénuphar solitaire, une haie immaculée!

O hommes, pour dissiper ma solitude, la mienne, la vôtre, la nôtre, pour démanteler mon dépaysement, le mien, le vôtre, le nôtre, armez-vous tous de votre sabre et sachez qu'il fera tout si vous savez comment, quand et dans quel but le tirer!

Avec le sabre du nénuphar je fends le cœur de la bourbe, avec le sabre de la violette je fends la neige de l'hiver, avec

---

12. La comparaison du nénuphar avec le sabre nous ayant intriguée, nous nous sommes demandé si cette image avait déjà été utilisée dans la poésie persane. Nos recherches – loin d'être exhaustives! – ont donné ces résultats:

«Vois donc le nénuphar au milieu de ces ondes brillant comme un rubis, et trempé comme un glaive...» Kesâi, *Lobāb*, II, 1.18 cité par Henri Massé, *Anthologie persane*, Paris, Payot, 1950, p. 36;

«les nénuphars dans l'étang sont comme pointes de lances luisantes autour de l'impie au visage noir» 'Onşori (p. 164 13);

«les pointes des lances dans l'air bleu sont comme les nénuphars dans l'étang» 'Onşori (28 29);

«l'air où se dressent les glaives est comme le lieu d'origine des nénuphars et, en lui, les pointes de lances sont comme les feuilles du nénuphar» 'Onşori (21 47). C.H. de Fouchécour, *op. cit.*, p. 86.

le sabre de la haie je fends la discorde des êtres et avec le  
sabre volant du pigeon je fends l'inertie des hommes!

Enfin, «Dans l'ombre plombée...» est un exercice de style: Chaïri s'exprime en vers rimés deux à deux, faisant alterner un rythme impair et un rythme pair – un groupe de deux vers longs étant suivi d'un vers de quatre syllabes. Une réminiscence littéraire («La tombe finit toujours par avoir raison» de V. Hugo) fut le point de départ de ce poème qui prend toute sa valeur à travers la personnalité du poète, sa sensibilité aiguë et surtout son amour du rythme et de la musique.

### Dans l'ombre plombée...

Lorsque le blanc dessinait le temps  
et que gémissait sous le fouet du vent  
notre lucarne,  
lorsque le noir s'évadait du soir  
et que crépitait sans lueur d'espoir  
l'âtre glacé,  
lorsque l'éther dissipait les vices  
et que le ciel argentait les narcisses  
avec souplesse,  
les flocons, d'une voix cristalline,  
sussuraient, là, aux oreilles chagrines  
des arbres nus.

Dans l'ombre plombée du cimetière,  
sous la neige cinglant l'âme des pierres  
de notre vie,  
quand j'atteignis la stèle livide,  
les larmes gelées – mais l'esprit lucide –  
et le cœur blême,  
et que je traçai des lignes pâles  
qui se transmuèrent en fleurs  
uniques au monde,  
une voix me rongea jusqu'aux os:  
«la tombe aura toujours le dernier mot  
envers les hommes!»

Nombreux sont ceux qui affirment que la poésie est l'expression la plus brillante du génie littéraire iranien et nos deux jeunes poètes en herbe semblent bien nous confirmer dans cette opinion. Leur mérite est d'autant plus grand qu'ils s'expriment dans une langue étrangère et qu'à certains moments s'opère en eux une véritable osmose de deux cultures. Et puisque Saadi nous a fait remarquer, un jour, que

«Seul, celui qui se sait à l'avance approuvé

Se prépare à ouvrir la bouche.»<sup>13</sup>

n'hésitons pas à les encourager!




---

13. Saadi, *Gulistan - Le Jardin des roses*, Paris, Seghers, 1976, p. 136.